

POUR L'AMOUR DE LA FÉE

En reprenant aujourd'hui la direction du *Courrier Musical*, M. René Doire a bien voulu souhaiter que cette nouvelle série ne parût point sans être présentée aux lecteurs par quelques lignes de moi. Je désire du moins que leur intention soit des plus simples. Je me défends d'exposer ici ce qu'on appelle un programme, n'étant qu'un écrivain qui adore la musique, et non point un critique musical. La nuance est grande, et il fut un temps où elle fit disserter gravement, et parfois aigrement, sur le sens de la « compétence » et les droits qu'elle confère. Je parlerai donc à nos lecteurs comme à des amis qu'on retrouve, des amis connus ou inconnus que l'ouragan avait dispersés, qui se cherchaient, et que l'on essaiera ici de réunir pour mettre en commun de chers souvenirs et de nouvelles espérances.

Je n'ai jamais su et prétendu qu'aimer et sentir, et quant aux questions techniques, tous ceux qui écriront ici vaudront mieux que moi. Cependant parce que je suis resté ce que j'étais, il me semble que je puis pressentir ce qui nous liera comme jadis. Nous ne ferons pas campagne, nous ne servirons point des intérêts, nous ne poursuivrons pas un but politique : il faut le dire, car il y avait musicalement une politique avant la guerre, et elle devenait même parfois bien irritante à force d'emprunter les procédés de l'autre ! Mais nous bornerons-nous à savourer comme jadis nos égoïstes jouissances de mélomanes ? Je ne le crois pas. La musique va être plus et autre chose pour nous. Tout a été changé dans les esprits, les sensibilités, les consciences, et une des raisons d'être de cette réapparition de la revue, ce sera d'essayer de définir ce changement.

Nous travaillerons pour l'amour de la Fée. Depuis plus de deux ans, elle s'est tue, ou presque, dans un monde enivré d'horreur. Ouvrir un piano, chanter, paraissait presque prouver une indifférence sacrilège, offensante pour tant de deuils. Comment faire comprendre à des milliers de créatures pour qui la musique est et n'est qu'un « plaisir » qu'elle est surtout une prière, une méditation, un ennoblissement de l'âme ? Et puis, nous étions si douloureusement opprimés ! Nous ne pouvions entendre que les hymnes. Mieux valait clore le piano comme un sarcophage, remettre le violon scintillant dans son petit cercueil, et attendre, attendre... Au reste, ceux qui jouaient étaient partis là-bas, dans l'orchestre terrible dont l'épée de Jofre est le bâton, et dont le canon rythme la symphonie des destins de la France : et nous songions aux morts, et à la charité pour les veuves et les enfants qu'ils laissaient. Et puis, peu à peu, le silence de la Fée nous est devenu intolérable. Elle nous manquait par trop. Dans une crise où toutes nos facultés morales et spirituelles subissaient l'hypertension, pourquoi une des sources les plus puissantes du magnétisme collectif demeurait-elle tarie, dans un mutisme total ? Timi-

dement, malaisément, nous avons rappelé la Fée, elle est revenue parmi nous, et dans l'intimité de nos logis, et dans ces communions dominicales qui jadis étaient nos meilleures joies.

A présent, il est temps de comprendre que, loin d'être sacrilège, le retour à toutes nos expressions d'art est une des formes supérieures de l'affirmation de notre vitalité, pour l'après-guerre. Bien des préjugés sont tombés, qui traînaient le rayonnement les éblouit aujourd'hui. Un théâtre devra périr, qui ravalait effrontément la famille française. Une peinture devra périr, qui nous faisait penser sauvages et absurdes. Des influences devront périr, qui nous engageaient à confondre l'examen de l'art étranger et la perversion du nôtre. La tâche nous incombera à tous de préparer la mission de la mentalité nationale dans une Europe qui, délivrée du germanisme obsédant, nous redemandera le mot d'ordre éternel. Notre musique récente apparaîtra la seule assez cohérente dans sa variété pour se substituer à l'influence de l'effroyable musique germanique contemporaine, à cette musique d'attaque brusquée, de formation par masses, d'« état de danger de guerre », qui déchainait sur nous ses pièces lourdes, et comptait des Zeppelins et des Krupp dans ses symphonistes. Elle nous déplaisait, mais nous impressionnait, comme si sa brutalité nous eût été un mauvais présage : certains nous conseillaient d'y prendre la leçon de la puissance, fût-ce au détriment de notre goût. Nous en aurons fini avec elle, comme avec eux : et d'autant plus nous garderons intacte notre vénération pour les grands Allemands de la pré-kultur, pour Bach, Mozart, Beethoven, Schubert et Schumann, innocents et tout humains. Ils en parlaient parfois avec un irrespect pénible, ceux-là même qui tout ensemble nous vantaient les symphonies-canon et engageaient nos jeunes à se limiter de plus en plus à une musique évanescence, comme pour affirmer notre abdication de toute force. Nous aurons à tâcher, loyalement, résolument, de leur disputer quelques âmes. Parmi ceux qui touchent à la musique, on distingue plusieurs sortes : il y a ceux qui en vivent, ceux qui la connaissent, ceux qui la traitent comme une algèbre et ceux, hélas ! qui la traitent comme une affaire. Soyons avant tout ceux qui l'aiment, la mêlent à leurs joies et à leurs peines, et croiraient l'offenser si, à cause d'elle, la mesquinerie et la laideur des polémiques diminuaient leurs âmes.

Le suspens s'impose quant à certains débats comme celui qui, récemment, à propos de Wagner, de son droit de cité ou de son ostracisme, anima des querelles irritantes, inexactes, et superflues. Par contre, c'est des maintenant qu'il faut songer au destin de l'école française et à l'hospitalité méritée chez nous par certains alliés. Nous n'avons pas toujours été justes à leur égard. Alors que nous faisons trop de place à un Strauss insolent, drapant l'indigence de ses idées musicales avec l'arrogance somptuaire de son orchestration, nous négligeons... la liste serait longue. Mais je ne peux me défendre de songer à Gilson, à Raway, à Vreuls, à Servais, à Peter Benoît, à tous ceux qui, dans la Belgique sainte et martyre, honoraient la musique : maintenant leur voix, que nos concerts ne recueillaient jamais, devra nous être chère comme l'âme elle-même de leur pays mort pour notre salut. La Bohême aussi, qui nous aima et nous servit tant, expie ses sympathies : qu'avons-nous fait pour elle, pour son génial et malheureux Smetana, pour son ardent Dvorak, pour l'admirable floraison du lied slovaque ? N'aurons-nous pas à nous préoccuper davantage du folklore des petites nationalités dont la défense aura été un des buts

de la grande croisade? Là, l'immense soulagement intellectuel procuré par le rabaissement du germanisme dans le monde se traduira par des curiosités et des sympathies qui nous seront rendues. On nous aimera, on nous recherchera dans la mesure où nous aimerons et rechercherons les autres, et nous le pourrions, un poids affreux étant ôté de nos poitrines : car l'Allemagne envieuse et tyrannique ne se mêlait de tout et empêchait tout.

Le sort de la musique française dépendra de ce libre-échange plus largement compris. A peine exorcisée de vingt années de magie wagnérienne, elle s'organisait comme une petite nation autonome, furieusement niée ou dédaigneusement dépréciée outre-Rhin, et elle semblait boudier parce que l'étranger ne venait pas la chercher spontanément. Savait-elle l'y convier? Maintenant elle sera libre d'organiser sa propagande, et elle se trouvera au tout premier rang, à même de donner toute sa mesure. Un grand rôle lui sera offert : avec l'école russe, et plus peut-être encore, l'école française présentera le seul ensemble musical réellement constitué, appuyant ses créations nouvelles sur une série de maîtres, ayant des antécédents, des stades définis, une tradition logiquement modifiable, un style de nationalité, un goût. Saura-t-elle être à la hauteur de son rôle partout où on l'attendra, acquérir assez de puissance? Dans quelle mesure la crise actuelle nous donnera-t-elle des musiciens capables de sentir et de montrer qu'après de telles émotions un art de fin maniérisme, de prouesses techniques, n'est plus le seul possible et souhaitable, et qu'il faut à la Fée de plus vastes portiques que les arceaux bas d'une petite chapelle? Pour accueillir les pèlerins du culte, à défaut d'un Bayreuth désormais découronné et réduit à l'état d'« affaire musicale », Paris saura-t-il enfin réparer son incurie et avoir des salles de symphonie, au lieu de trainer la Fée dans des théâtres de fortune ou des annexes de magasins? C'était la stupeur des étrangers, et notre gêne à tous. Etant des milliers et des milliers de fidèles, aurons-nous l'art d'unir en faisceau nos désirs pour obtenir la fin de ce scandale, pour que la Musique cesse de loger en garni à la journée et possède ses sanctuaires bâtis pour elle? C'est de là, et de là seulement, que la symphonie française pourra s'étendre glorieusement vers l'Europe et rejoindre l'art slave par delà les décombres de l'omnipotence allemande.

Songer à ces questions, comme je m'y laisse aller un soir, un de ces rares soirs où on s'accorde sans trop de remords le droit d'oublier un peu le drame, c'est se poser d'autres questions, et d'autres encore... Nous ignorons l'avenir. Mais il a ses racines dans le passé. Evidemment — rappelons-nous — au moment où la foudre éclata, notre musique devenait inquiétante par la complication, la fascination des recherches de moyens, le rétrécissement de l'idée générale. On la faisait toute petite pour la faire avec soin : on en bannissait tout élan vraiment lyrique en traitant toute vaste tentative de « grande machine ». Il y avait à ceci diverses raisons, nous les connaissions si nous ne les approuvions pas toujours, mais les étrangers ne pouvaient ni n'avaient à les connaître, et le résultat était une diminution de prestige. Evidemment encore, cela ne suffira plus et l'envergure devra être toute autre. Nous ne ferons pas de la « musique de 420 », nous ne déchaînerons pas cette brutalité sanglante, cette sensualité sadique, qui présageaient dans une *Salomé* ou une *Elektra*, sous le voile musical, l'horreur imminente de la race scélérate et de son idéal inhumain. Mais de même qu'une peinture nous donnera le rire ou la nausée si elle recommence d'exposer des scènes de bar, des bariolages « fauves » ou des combinaisons de cubes, de même une musique de frissons, de soupirs et de

pâmoisons, dressant de minuscules autels à la divine fausse note et à l'exquise dissonance, nous paraîtra vraiment négligeable, parce que l'humanité viendra de souffrir, parce que l'héroïsme, la douleur, le sacrifice, le deuil, auront soulevé une immense vague de passions, parce qu'avec tout ce flot de pathétique il y aura en de quoi alimenter dix Beethoven, et qu'il faudra bien que l'Art, sous toutes ses formes, en tienne compte et en fasse de la grande beauté, sous peine de n'être qu'un jeu de dégénérescence.

A toute époque tragique — et jamais il n'en fut vécu de plus grandiose — l'Art s'est toujours nourri de douleur et retrempé dans le Styx. Nous ne devons pas douter de lui, il créera les hommes dont il aura besoin pour que le chant humain dise ce qui devra être dit. Notre devoir est de les espérer, de les attendre et de les reconnaître : et sans doute ils grandissent déjà. L'homme qui symphonisera notre tourmente et écrira notre Neuvième est peut-être au moment où je parle cet adolescent fiévreux dont, à une haute croisée, dans une rue de cité inconnue, la lampe brûle jusqu'à l'aube — et tous l'ignorent, mais lui sait. Préparons-lui un autre remerciement que la dérision et la misère traditionnellement offertes à tout génie survenu : gardons-lui dans nos cœurs l'amour de la musique saine et libre, ouvrons-lui les voies. Ainsi servirons-nous les desseins de la Fée.

CAMILLE MAUCLAIR.
